

## UN CERTAIN DROIT DE PROPRIÉTÉ

SEAN DIT QUE C'EST DANGEREUX de nager seul.

« Personne ne s'en rendra compte si tu te noies, dit-il.

– Si je dois mourir d'une mort dégradante, je préférerais ne pas le faire en public. »

Sean ne pense pas que la mort soit un sujet de plaisanterie. Sean est du genre inquiet, du genre qui passe toujours une lingette humide sur une pomme avant de la manger, juste par précaution. Sean préférerait que je n'aille pas nager en plein air. Si « j'y tiens absolument » – les termes qu'emploie Sean –, il préférerait que j'aille nager devant la plage principale, prudemment, bien en vue du poste de secours.

Au lieu de quoi je nage ici, dans une anse minuscule, serrée d'un côté par des rochers et de l'autre par une falaise à pic. Un épais banc d'algues sépare le sable de la mer. En été il répand une odeur de sauce au soja et de pisse chaude. Les mouches du varech sursautent de consternation quand je me fraie un chemin au travers. En hiver, ça sent moins fort, mais ça glisse plus. Je porte des boots en néoprène, et j'avance d'un pas circonspect. Mes pieds sont risibles : deux chenilles grasses qui gigotent au bout de mes tibias. À marée haute, les algues m'accompagnent. Leurs langues veloutées entourent mes bras et mes jambes. Je pense à Jonas dans le

ventre de la baleine, à tous ces petits intestins qui lui glissent sur la peau. Je me sens petite moi-même et confinée.

Je choisis de nager ici parce que l'endroit est toujours vide. Le varech fait fuir les gens. Ça fait une bonne trotte depuis la route, à travers les champs et un bout de forêt. Une fois, j'ai fait venir Sean ici. Il était entendu qu'il lirait pendant que je nageais. Sean n'arrivait pas à se concentrer à force de me surveiller. Je ne nageais pas à mon aise en sentant ses yeux sur moi. Après quoi nous avons eu une dispute dans la voiture. La querelle portait sur ce qu'il faudrait préparer pour le dîner, conscients que c'était une sorte de code pour exprimer une frustration bien plus profonde. Sean n'est plus jamais revenu à la plage.

Il fait chaud aujourd'hui. La plage bourdonne de chaleur. Je dépose serviette, livre et bouteille d'eau dans une mare d'ombre près des rochers. Je me débarrasse de ma robe de plage par la tête, éjecte mes baskets d'un coup de talon, et nage mes six tours de baie habituels. Bien qu'il n'y ait presque pas de vent, la mer est agitée. Vers la fin de mon cinquième tour, les muscles de mes bras commencent à brûler. Au sixième, je suis épuisée. Le soleil me braille dans les yeux tandis que je brasse maladroitement l'eau des bas-fonds. Je pense à la barre de Granola que j'ai peut-être apportée de chez moi. Je suis déjà sur la berge quand je les aperçois.

Ils sont trois, ou plutôt deux et demi. Tout ce qui a moins de seize ans compte pour moitié dans mon carnet. Sean n'est pas d'accord. Sean aime les enfants. Parfois il évoque la possibilité de s'en procurer quelques-uns. Je lui ai dit que ça ne m'intéresse pas. Je soupçonne que Sean ne leur accorde pas non plus d'intérêt particulier. Il considère les enfants comme une chose qu'il convient de faire à notre âge.

Il éprouve les mêmes sentiments à propos des entraîneurs personnels.

J'avance sur la plage, en essorant l'eau de mes cheveux. Je les observe. Ils n'ont pas remarqué ma présence. Elle feuillette un magazine en papier glacé, marque une pause entre les pages pour faire tomber la cendre de sa cigarette dans le sable. Il somnole allongé sur le ventre, une main enroulée lourdement autour de la cuisse de la lectrice, comme s'il craignait que quelqu'un ne prenne la fuite avec elle pendant qu'il dort. Cette cuisse a la teinte faux acajou d'un bureau en kit. Le caleçon de bain du dormeur est rose Barbie semé d'ananas anthropomorphes. Les ananas dansent sur sa croupe, agitant fébrilement leurs maracas et tambourins miniatures. Le bébé ne porte rien qu'une couche blanche jetable. Il s'enfourne des poignées de sable à pleines mains gloutonnes. Le sable se colle à la morve qui lui coule du nez. Je regarde le visage du bébé. Il me fait penser à un esquimau glacé couvert de pépites, en plus sale.

Je devrais avoir de la peine pour le bébé. Je n'en ai pas. La personne que je plains, c'est moi. Je ne devrais pas être obligée de partager ma plage avec eux.

Je pourrais partir. Si Sean était là, il dirait : *Laisse-leur donc la place. Si tu restes, tu vas juste continuer à bouillir.* Je n'ai pas l'intention de partir. C'est ma plage. Depuis deux ans que je viens nager ici, je n'ai jamais croisé un seul être humain. Je me suis attribué un certain droit de propriété. La plage est comme cette mince platebande de fleurs entre notre jardin et celui des voisins. *Nous appartient-il ? Leur appartient-il à eux ? Qui peut le savoir ?* Sean a dit que nous devrions consulter les plans de l'architecte. J'ai dit, « c'est ce qu'on va voir », et j'y ai planté une paire de rhododendrons.